

dans une langue bien française. De nombreuses vues photographiques illustrent le volume. Ajoutons que l'ouvrage de M. Huard est en même temps un tableau complet des missions du Labrador et d'Anticosti ; ce sont les prêtres catholiques qui conservent "les mœurs simples et patriarcales" de cette population de pêcheurs.

A. MOUCHARD.

L'avenir du Canada

Aux jeunes collaborateurs de l'"Oiseau-Mouche"

(Suite)

Dans les temps où le monde était soumis à cette épreuve, les beaux esprits continuaient de se complaire en eux-mêmes et de régner sur les autres. Mais bientôt les Athanase, les Basile, les Chrysostome étaient jetés en exil ; l'empire était gouverné par des eunuques ; les églises devenaient la proie des hérétiques et des courtisans. Les courtisans et les hérétiques tuèrent les âmes, les eunuques tuèrent les peuples. Ce n'est pas seulement le Bas-Empire, c'est l'empire de la destruction. Alors, l'homme de cœur doit se faire immoler, plutôt que de devenir le complice des ruines, et l'artisan de la perdition. Dans ces temps néfastes, où la poussière des hommes est devenue fange, il n'y a plus de place que pour le combat. Lorsque l'histoire s'occupe de ces temps, ce n'est pas pour exhumer des cimetières les cadavres flétris ; c'est pour honorer les hommes de cœur et tresser des couronnes aux victimes.

Au Canada, vous avez la bonne chance de vivre en pays chrétien, mais vous avez la malchance de vivre en un temps de divisions politiques. A l'abri de ces divisions, sous leur couvert, et par une complicité vaste que peut-être les partis n'avouent pas, toutes les impiétés et toutes les erreurs du siècle vous assiegent. Le Canada est en butte à une conspiration infernale. Vous serez, mes jeunes amis, un jour, bientôt peut-être, appelés au combat. Dès aujourd'hui vous devez revêtir l'armure du Christ et vous faire des cœurs de héros. Vous trouverez, dans saint Paul, l'équipement complet du chevalier chrétien : c'est là qu'il faut le prendre, comme l'Esprit-Saint l'a formé, et vous faire une âme à la hauteur de tous les combats.

Pour venir à des conséquences pratiques, je vous prie de vous appliquer à l'histoire de l'Église, et si vous le permettez, je vous conseille l'*Histoire générale de l'Église* par Darras en quatre volumes. Ce livre est plus qu'une mosaïque, c'est une synthèse, c'est une résultante des travaux antérieurs. Par une innovation heureuse, l'auteur a mis les Pontifes Romains à la tête de tous les siècles. C'est sous leur impulsion, sous leur direction, et, en tout cas, par leur enseignement, que les hommes font leur salut et que les peuples vivent dans l'Église. L'auteur, que j'ai connu, était un convaincu et un ardent : il a bien écrit ; il a mis, dans son livre, une flamme qui plaira toujours à la jeunesse.

Je vous conseillerais de joindre, à l'étude de l'histoire, l'étude et la médita-

tion des œuvres de saint Bernard. C'est un saint français, qui a été le grand homme de son siècle ; il l'a été, comme un bon moine, par la croix, par ses humiliations, ses grâces et sa lumière. On ne peut pas lire saint Bernard sans se sentir fortifié ; on ne peut pas le méditer, sans se sentir imprégné de son esprit, de ses ardeurs saintes et de sa mystérieuse puissance. Mabillon a donné une excellente édition de saint Bernard ; elle a été reproduite par Migne, reproduite et aussi traduite par Vivès, chez qui se trouvent aussi les deux histoires de l'abbé Darras. Je conseille la petite aux jeunes gens et même aux séminaristes ; je n'ai pas le droit de recommander la grande, puisque j'en ai écrit dix volumes.

Par la lecture de l'histoire de l'Église, par la méditation de saint Bernard, vous serez ce que je souhaite, des hommes de doctrine, des hommes de cœur et des hommes d'action : des hommes comme j'en voudrais une légion au Canada. N'oubliez jamais que ces sortes d'hommes sont les Sauveurs des peuples.

Veillez agréer, monsieur le Rédacteur, mes meilleurs hommages.

JUSTIN FÈVRE
Protonotaire apostolique.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

Adrien dut jeter un regard de désenchantement bien amer autour de lui, lorsqu'il lui fallut quitter le lieu de ses rêves, ce paradis terrestre qu'il laissait à d'autres. Heureux si, au milieu de ses tristesses et de ses regrets, il a songé au compte qu'il devait rendre de ses richesses et de son administration au Dieu qui scrute les cœurs et sonde les reins.

La villa Adrien nous apparaît comme un champ abandonné ; à peine quelques ruines s'y laissent apercevoir.

Nous sommes à six lieues de Rome et trois milles nous séparent de Tivoli. Le trajet se fait joyeusement, et notre gaité est si communicative, que des personnes d'origine anglaise que nous ne connaissons pas se mettent de la partie et chantent avec nous l'*Alouette* et le *Brigadier*.

La ville de Tivoli (le Tibur des anciens), plus ancienne que Rome, est l'attrait des montagnes de la Sabine. C'est la ville aux chutes pittoresques, aux cascades et cascates. L'Anio, qui la traverse, semble se plaire à s'élançer de toutes parts, à bondir pour s'élançer encore comme en se jouant ; il se cache sous terre et sort de sa retraite inopinément pour faire de

nouveaux sauts périlleux et dérouter les curieux qui veulent surprendre ses courses.

Il y a là tout un fouillis de cavernes, grottes, sentiers, terrasses champêtres, charmilles touffues, et bosquets charmants ; c'est un véritable labyrinthe où l'on ne s'avance qu'avec crainte parce qu'on risque de s'égarer ou de recevoir des douches d'eau froide inattendues.

Nous avons pour guide un enfant, intelligent comme les Romains savent l'être à cet âge, aux yeux noirs perçants, à la figure expressive. Il joua son rôle de cicérone à merveille et nous fit prendre le nôtre au sérieux lorsqu'il exigea le prix de ses services. Nous lui donnâmes la moitié de ce qu'il nous demandait, et il fut grassement payé.

Il me semble encore le voir au milieu de nous tous, élevant la tête et la voix pour parvenir jusqu'à nous, et répondant avec aplomb à nos questions. Il était à nous montrer des morceaux d'arbres pétrifiés dont il y a des montagnes ici, nous faire remarquer les veines du bois, les racines et les feuilles ; il nous faisait voir aussi de ces arbres en voie de pétrification. Pendant ce temps M. l'abbé Cinq-Mars, assis sur un banc un peu à l'écart examinait cette scène et ne disait mot. "Savez-vous, dit-il, en se tournant tranquillement de notre côté, à quoi je songe en ce moment. Il me semble voir l'Enfant-Jésus au milieu des docteurs de la Loi et des Pharisiens."

Tibur est la ville aux souvenirs classiques ; elle fut le séjour favori des Horace, des Propercé et des Catulle. Les gens d'esprit s'y donnaient d'aimables rendez-vous. Mécène y avait son palais où il s'entourait des esprits d'élite de la capitale, des gens de lettre qu'il encourageait de sa protection et de ses deniers. C'était aussi le séjour favori d'Auguste.

Nous primes le dîner dans la villa Grégorienne ; il y avait du macaroni, c'est le plat national sur la terre d'Italie, et quelques truites des chutes de Tivoli ; le tout assaisonné de la plus franche gaité. Nous nous amusons à la canadienne, mieux encore, à la québécoise.

(A suivre)

LAURENTIDES